

# L'ami des prostituées

Par M. Jacques Sojcher

## En un jour de fête

Que se passe-t-il pour certains le soir de la Saint-Sylvestre ? Pour le docteur Gottfried Benn, docteur des démunis et des filles de joie, lui-même si démuné et sans joie ?

D'abord de décliner les invitations à la fête ce soir et cette nuit de fête obligée, pour n'appartenir à aucun groupe, à aucune communauté, pour n'appartenir qu'à soi-même, à sa solitude, à la mélancolie de sa vérité.

J'ouvre *Une philosophie à coups de rein*<sup>1</sup> de Marcel Moreau et je lis, à la première page : « Je n'aime pas le soir du 31 décembre. Ou plutôt je l'ignore, superbement. Je n'invite pas et décline les invitations. Je préfère la solitude. J'ai horreur de toutes les liesses, surtout les récurrentes. »

On peut être seul à deux, ce jour de fête, avec quelqu'un qui ne nous est pas proche, qui est en quelque sorte hors temps, qui pourra être notre miroir et aussi l'oreille de notre monologue, de notre confession un peu ivre, même sans avoir bu, qui ferait de notre rencontre la fête de deux solitudes. C'est ainsi que le docteur Benn reçoit chez lui, dans son cabinet médical, une prostituée le soir de la Saint-Sylvestre.

1/ Marcel Moreau, *Une philosophie à coups de rein*, Paris, Denoël, 2007.

La prostituée, une ancienne cliente du docteur, qu'il a guérie d'une blennorragie sans demander d'honoraires, lui donnera en échange la passe — et aussi le passage d'une année à l'autre. C'est son cadeau de la Saint-Sylvestre, à charge pour le docteur, s'il la revoit, malade, de la soigner à nouveau à l'œil.

Dehors, il neige, dehors c'est le verglas qui l'oblige à rester toute la nuit à l'intérieur du cabinet médical du docteur, du client d'une nuit d'amour et de solitude partagée.

## Figures du deuil

Benn est en deuil de sa femme morte, Édith. Elle « dissimulait la férocité du monde », elle blanchissait son mal, à défaut de guérir ce qui est inguérissable. Benn est en deuil de sa fille, Elsa, qu'élève une ancienne maîtresse qui est chanteuse. En deuil aussi de Rilke qui vient de mourir et de Kafka qu'il n'a pas connu, qu'il n'aurait jamais osé rencontrer. En deuil de la poésie — il est en panne de poèmes, de vie poétique.

En deuil surtout de lui-même qui n'a plus de vie privée, qui dort dans son cabinet qui lui tient lieu à la fois « d'asile, d'hospice, de mourir »... et de foutoir.

En deuil de femmes, lui, le gynécologue, pour qui les vulves et les ovaires « sont devenus plus familiers que le nez au milieu de leur visage cendreaux, ou que leur regard perdu ».

En deuil de femmes, lui qui a tant joué des masques de la séduction, des « rituels de mammifères mondains », qui a eu tellement de femmes dans sa vie, de ruptures, de commencements et à nouveau de ruptures, qui n'a plus envie de séduire parce qu'il est en manque d'amour, parce qu'il ne s'aime pas.

En deuil enfin de l'Allemagne, d'un pays vaincu, d'un pays perdu avec, en cette fin d'année 1926 « deux millions de chômeurs, et des milliers de mutilés de la guerre, tronçonnés, béquillards (...) » comme si les corps n'étaient plus que de la viande, comme si la dégradation de tous ces corps était celle de la vie, de toute vie. « Cette misère des corps (...) c'est l'unique géographie » à laquelle il se consacre comme médecin et aussi comme poète. Ce sont eux qui le privent peut-être des corps d'amour.

## La putain de Dieu

Si pour Pierre Angélique — alias Bataille —, le sexe de madame Edwarda, une prostituée, fut, une nuit, Dieu, pour Benn, une prostituée fut, elle aussi, une nuit à ses côtés « une Bible de chair ». Il remplacera désormais le mot *putain* par le mot *Dieu* : « Médecin, je fus Dieu pour la femme flétrie. Putain, tu devins Dieu pour ton client concupiscent. (...) Dieu n'est pas conjugal. Mais il est l'étreinte et le coït. On l'invite pour une heure, ou pour une nuit. Il est le temps de la passe. »

La passe peut être l'échange du salut sporadique, l'étreinte et le coït, la rémission momentanée du mal, du désespoir de la solitude, de la dérélition. Il ne s'agit pas ici de conjugalité mais de quelque chose de plus primitif, du mythe même de la femme qui a le don de la compassion, que l'Évangile a merveilleusement raconté avec la rencontre de Marie-Magdalena et de Jésus, qui, « parce qu'elle avait beaucoup aimé » reçoit du fils de Dieu le pardon de ses péchés et reconnaît, la première, le Christ ressuscité. « Le couple de l'année ! » fait dire à Benn Pierre Mertens, l'auteur très inspiré des *Éblouissements*.

À la question répétée de la putain : « Pourquoi tu vas avec les filles ? », Benn répond, en supposant qu'elle lui aurait posé une autre question : « Docteur, pourquoi tu vas avec les livres ? » ou encore « Pourquoi es-tu resté médecin ? » C'est la même question... et la même réponse : « pour se consoler, sinon se guérir » d'être un homme.

C'est à la fois une question de santé publique et de santé personnelle — de survie : « Toi et moi, nous traitons les mêmes malades, sans doute, mais nous ne soignons pas les mêmes maladies. » Bien que tous les deux donnent par leurs soins une forme d'amour essentiel. Leur nuit de la Saint-Sylvestre « est vraiment toute une histoire d'amour en raccourci ! »

## De la confession à l'échange

Si Benn est « le confesseur des corps », il devient devant Renate — dont on ne connaîtra le prénom qu'à l'aube — celui qui se confesse. Il monologue sa vie, il raconte ses manques, ses « délires de nostalgie ». Il sait qu'il pontifie peut-être un peu (pour différer encore sa confession ?), qu'il ne cesse de parler (pour se vider de soi et voir vraiment son corps ?). C'est son corps qu'elle lui donnera, à l'aube de l'année nouvelle, « comme tu te donnes, murmure-t-il ». C'est dans son corps qu'il pleurera, et elle avec lui comme si les larmes étaient la gratitude.

Au moment de la jouissance, c'est le prénom de sa femme morte qu'il a murmuré — comme si Renate, la putain de passage, avait ressuscité la femme aimée, avait été l'ange de l'amour. Ainsi, « le verbeux client de la Saint-Sylvestre » comprend qu'ils auront été l'un pour l'autre le révélateur de leur pauvreté et de leur humanité.

## Les corps vivants

Pourquoi « Les corps vivants » — c'est le titre d'un chapitre des *Éblouissements* ? À l'aube de l'an nouveau, après une étrange nuit de la Saint-Sylvestre, le docteur Benn, l'ami des prostituées (qu'il fréquente assez souvent) n'est plus un client qui a acheté un corps et Renate n'est plus une putain — elle « oublie » les 30 marks, la rémunération pour ses services.

Un autre échange a eu lieu : « Le corps acheté, se dit-il, et le corps acquéreur, le vénal et le négrier se réconciliaient sans en convenir, et concevaient bientôt plus de joie vraie que de plaisir affecté. Il y a toujours une heure où, quand tout ne devrait s'accomplir que dans la frime, une vérité s'exprime sans fard. Cela peut être cruel. C'est d'une pureté inattendue, indicible. »

Cette heure est celle de la seule vraie générosité — « celle qui circule d'un corps à l'autre ». Il n'y a plus de rôles, seulement deux personnes en souffrance, en don d'elles-mêmes.

Je pense ici à Levinas et à sa « phénoménologie de l'Éros<sup>2</sup> ». Trois citations en témoignent :

Rien ne s'éloigne davantage de l'Éros que la possession. Dans la possession d'autrui, je possède autrui en tant qu'il me possède, à la fois esclave et maître.

Être pour autrui — c'est être bon.

(...) la virginité, à jamais inviolée, du féminin.

Pudeur et bonté font des corps possédant ou possédés des corps vivants qui nous éblouissent longtemps encore après avoir fermé le livre — il y a des livres qui restent toujours ouverts sur la vie — « la vraie vie ».